

PRIX DE L'ABONNEMENT
pour LYON et le DÉPARTEMENT DU RHÔNE.

16 francs pour trois mois,
32 francs pour six mois,
64 francs pour l'année.

Hors du Département, 1 f. de plus par trimestre.



LE CENSEUR,

JOURNAL DE LYON.

ON S'ABONNE :

A LYON, au Bureau du Journal, rue des Celestins, n° 6, au 1^{er}.

A PARIS, chez MM. LEJOLIVET et COMP^e, directeurs de l'Office - Correspondance, rue Notre - Dame - des - Victoires, n° 46, et chez M. DEGOUVE - DE - NUNCQUES, rue Lepelletier, 3.

Les lettres et envois concernant la rédaction doivent être adressés, francs de port, à M. RITTIEZ, rédacteur en chef du journal.

LE CENSEUR paraît tous les jours excepté le dimanche. — Il donne les nouvelles VINGT-QUATRE HEURES avant les journaux de Paris.

LYON, 15 DÉCEMBRE 1846.

DE LA LETTRE ENCYCLIQUE DU PAPE.

Le souverain pontife a enfin parlé; ses paroles sont descendues de la chaire apostolique, et sont arrivées aux populations italiennes, polonaises, qui les attendaient avec tant d'anxiété, se berçant d'une espérance folle que nous n'avons jamais partagée. Si l'Autriche avait pu redouter quelque chose d'un zèle excité par les manifestations du peuple romain; tellement mal gouverné qu'il voit du bonheur dans tout changement; si la Russie avait pu craindre un moment que les tendances du nouveau pape vinssent ranimer le courage abattu des malheureux qu'elle opprime, ces deux puissances doivent être aujourd'hui complètement rassurées; le signal de la liberté des peuples ne partira pas du Vatican; l'éclat qui embrasera l'Europe ne s'allumera pas sur l'autel de Saint-Pierre. Quelle ne doit pas être en ce moment la douleur des hommes qui ont pu croire à de faux semblants, se laisser prendre à l'habileté ambitieuse de popularité!

Pape et réformateur! Ces deux mots jurent ensemble. Le fatal pontificat de Grégoire XVI a pu seul égarer les têtes italiennes au point de leur faire embrasser un espoir insensé, une chimère. Nous l'avons dit dès le premier jour, le pape ne fera rien pour les peuples; le temps n'est plus où l'église osait lutter contre les rois dans l'intérêt de ceux-là. Nous aurions voulu nous tromper, la lettre encyclique de Pie IX n'a que trop réalisé nos tristes prévisions. Qu'il eût jeté quelques fleurs sur la tombe de celui qui l'a précédé au trône pontifical, personne n'eût songé à s'en plaindre; ce n'est pas à lui qu'est réservé le rôle sévère d'historien; mais oser dire que la postérité écrira en lettres d'or dans les fastes de l'église les actes glorieux de Grégoire XVI! Le sang des catholiques polonais versé par les bourreaux russes, sans que le pontife ait trouvé dans son cœur une parole en faveur des victimes; le sang des religieuses expirant sous les pieds des soldats moscovites, dans les plus horribles tortures; le sang des Italiens entraînés à l'échafaud, n'écrit pas, que nous sachions, les fastes historiques en lettres d'or; la couleur en est plus sombre.

Nous cherchons un mot d'espérance, nous ne voyons que des anathèmes : anathème contre la société; anathème contre notre déplorable époque, dans laquelle, à ce que dit le pape, une guerre ardente et terrible est ourdie contre tout l'ensemble du catholicisme; anathème contre tous les monstres d'erreur, les artifices du mal si variés, si multipliés, les embûches, les machinations dont se servent les ennemis de la vérité et de la lumière pour confondre tous les droits divins et humains, pour secouer, ébranler, renverser la religion catholique et la société civile; anathème contre les philosophes et la philosophie; anathème contre la raison humaine; anathème contre les sectes clandestines sorties des ténèbres pour la ruine et le ravage de la société, soit sacrée, soit politique; anathème contre la bible traduite en langue vulgaire; anathème contre la méthode d'enseignement qui séduit misérablement et corrompt une jeunesse sans prévoyance, et lui fait boire le fiel du dragon dans le calice de Babylone (*philosophia fel draconis in calice Babylonis propinat*); anathème contre les communistes; anathème contre la liberté de penser, de parler et d'écrire, que le pape appelle une licence effrénée.

Toutes les foudres vieilles de la Rome papale se retrouvent dans les mains de Pie IX, qui ne se souvient déjà plus des cris

d'enthousiasme qui saluèrent son avènement. Nous reculons de quelques siècles. Les ébranlements dont la société civile peut être frappée préoccupent beaucoup le pontife; pas un mot sur le progrès qui est la loi de l'humanité; les lumières qui se propagent, s'accroissent, doivent être traitées en ennemies. L'immobilité est-elle donc la règle que la religion nous impose? De notre temps, où les luttes politiques sont ardentes, où les peuples s'agitent pour conquérir la liberté, l'égalité, prêchée par le Christ lui-même, pour améliorer leur condition, le pape forme-t-il un vœu pour le triomphe de la justice, de la raison, du bon droit? Il ordonne aux évêques de prêcher aux peuples la soumission aux princes et aux puissances de la terre; ce précepte ne saurait jamais être violé, dit-il, à moins que le commandement ne soit contraire aux lois de Dieu et de l'église. Quand un peuple se lèvera, prendra les armes, afin de combattre la tyrannie, qui décidera entre la liberté et l'oppression? Qui dira pour laquelle Dieu se déclare? Pour le plus fort sans doute, car il ne faut pas se brouiller avec ceux qui triomphent.

Jusqu'à Pie IX semble n'avoir pris la tiare que pour se faire le défenseur des puissances de la terre. Il ne dira pas, comme le Christ, que son royaume n'est pas de ce monde; il ne saurait, à ce qu'il paraît, oublier qu'il est, lui aussi, prince temporel, et que sa puissance est menacée précisément parce que son prédécesseur a manqué aux promesses qu'il avait faites aux populations. Ce manque de foi de Grégoire, Pie le réparera-t-il? Les Etats de l'Eglise, tant de fois arrosés de sang, tant de fois déçus dans leurs légitimes espérances, doivent-ils renoncer à toute amélioration, à toute conquête politique? Sont-ils destinés à courber long-temps encore la tête sous le joug? Abandonnés, trahis par la France, condamnés par l'Autriche, verront-ils le gouvernement papal exécuter lui-même la sentence de leurs oppresseurs?

Une parole de consolation après tant de luttes, tant de défaits, un mot d'espérance après tant de déceptions, d'encouragement après tant de désespoir, eussent été accueillis avec bonheur; le pape ne les pas prononcés. Le prince a fait taire l'apôtre, et, en vérité, cela vaut mieux ainsi, les populations ne seront pas trompées encore une fois; elles doivent comprendre, ou jamais, qu'elles n'ont rien à attendre que d'elles-mêmes et du peuple qui a été jusqu'ici le grand émancipateur, le peuple français, quand il pourra obéir aux mouvements de son cœur, à ses sympathies.

Il importe de mettre sous les yeux du pays l'état des pertes qu'a éprouvées la France par suite de ces odieux traités dont M. Guizot réclame le maintien, quand l'Europe absolutiste, les foulant aux pieds, nous offre elle-même l'occasion et le droit de nous en affranchir.

En nous reportant au moment du départ des armées françaises pour la campagne de Russie, nous trouvons que la France, pour se rapetisser aux limites de 1789, a perdu sur le continent, au Nord : la Hollande, les états d'Allemagne bordant la mer du Nord, le pays d'Erfurth, le haut et le bas Katzenelnbogen; Dantzig, à l'est, et au sud, Genève, le Valais, les états de Parme et de Plaisance, ceux de l'Eglise et de l'île d'Elbe.

Voici maintenant ce que chacun des autres états a ajouté à ses frontières :

La Russie a obtenu le duché de Varsovie, avec le titre, pour le czar, de roi de Pologne, à des conditions de respect pour une nationalité dont on connaît la lamentable histoire.

L'Autriche a ajouté à son empire : la Galicie, les territoires et possessions formant, sur le Rhin, les départements de la Sarre, du Mont-Tonnerre, de Fuld et de Francfort; la principauté d'Iumbourg; le territoire Lombardo-Vénitien, augmenté de tout le pays qui en était jusqu'alors séparé entre le Tessin, le Pô et l'Adriatique, des vallées de la Valteline, de Bormio, de Cavaenna, de la république de Raguse; nous ne parlons pas de la réversibilité des duchés de Parme et de Plaisance; enfin les salines de Wieliczka.

La Prusse, celui de tous les états qui a été traité le plus favorablement, en vue de le fortifier contre la France, a ajouté à son maigre territoire le grand-duché de Posen, une partie du royaume de Saxe, Dantzig, le cercle de Cottbus, la vieille Marche, une partie du duché de Magdebourg, et plus de cinquante principautés, comtés, bailliages, chapitres, prévôtés, villes, etc., pris sur les petits états voisins, avec ou sans indemnités.

La Suède a reçu la Norvège, ravie au Danemark, l'allié fidèle de la France, en échange de la Poméranie, enclave des états du roi de Prusse, auquel le Danemark fut bientôt contraint de le céder contre une indemnité dérisoire en argent.

Quant à l'Angleterre, si elle n'eût point à revendiquer l'extension de ses frontières continentales, elle s'en dédommagerait ailleurs. Voici la liste des possessions coloniales qu'elle a ajoutées à son empire, de 1789 à 1815, et qu'elle a gardées depuis :

En Europe : Malte, Gozzo, Corfou, Céphalonie, Zante, Saint-Maurice, Ithaque, Cérigo, Pano, Héliogoland.

En Asie : Agra, Ceylan, Wellesley.

En Australie : Terre de Van Diemen.

En Afrique : Cap de Bonne-Espérance, île Maurice (île de France), les Séchelles.

En Amérique : Demerari, Essequibo, Berbice, la Trinité, Sainte-Lucie.

Total : 22 possessions présentant une superficie de 483,000 milles carrés et une population de 34 millions d'âmes.

De ces 22 possessions trois : l'île Maurice, les Séchelles, Sainte-Lucie, formaient la part directe de l'Angleterre dans les dépouilles de la France; sans parler, bien entendu, des concessions par lesquelles la France dut payer les concessions faites par d'autres à la Grande-Bretagne.

Le tableau suivant présentera, sous une forme plus saisissante, les modifications qu'apporta le traité de Vienne dans la situation respective des puissances contractantes. Il donne la superficie du territoire européen de ces puissances à trois époques différentes : en 1789, commencement de la révolution française; en 1812, époque de l'empire français; en 1815, après Waterloo.

	Superficie en kilomètres carrés.		
	1789.	1812	1815.
France	4,982	8,781	5,547
Autriche	6,282	4,832	6,684
Russie	41,607	53,312	54,497
Prusse	1,500	1,434	2,758
Angleterre	3,050	3,055	3,055
Suède	6,216	3,923	7,554
Portugal	949	947	949
Espagne	4,939	4,645	4,643

Si nous n'oublions pas les 483,000 milles carrés d'acquisitions coloniales que nous avons énumérées au profit de l'Angleterre, il nous sera facile de comprendre à qui, de la France ou des autres puissances signataires, pouvait importer le maintien des traités de 1815.

Nous lisons dans la CHRONIQUE POLITIQUE de la Revue Indépendante :

« Le public et les journaux se demandent depuis quelques jours : « M. Guizot a-t-il répondu à la note des trois puissances :

Enfin, chose inouïe, vu le pédant et stupide respect du temps pour l'usage! O'Malley ne portait pas la queue. A vrai dire, il eût été assez difficile de l'y assujettir, le crâne du major étant complètement dégarni, à part quelques mèches grises et frisées qui se trouvaient sur le derrière de la tête. Quand il montait à cheval, on croyait le voir tomber à chaque instant. Faisait-il des armes? Il semblait à tout moment se laisser atteindre par son adversaire, et pourtant c'était le plus habile écuyer et la meilleure lame du régiment. En fait d'exercices gymnastiques, il était passé maître. La conduite de cet homme inexplicable répondait à sa tournure : tantôt il dissipait au hasard des sommes importantes, tantôt il vivait comme un gueux. Sachant échapper au contrôle de ses supérieurs et se débarrasser des corvées, il ne faisait guère que ce qu'il lui plaisait; or, ce qui lui plaisait était souvent excentrique, si spleenétique qu'il y avait quelque crainte à concevoir pour sa raison. D'après le bruit courant, le major, à l'époque où Postdam et ses environs furent le théâtre d'une célèbre mystification, aurait joué un rôle capital dans cette affaire. Certaines relations qu'il avait conservées ne contribuèrent pas peu à lui faire cette réputation. Un livre fort décrié parut alors, me trompé-je en lui donnant le titre de *Excorporations* (1)? On y trouvait le portrait d'un homme semblable au major; cette coïncidence fut remarquée. Moi-même, excité par le contenu mystique de ce livre, je prenais garde à lui davantage, et plus j'observais ses manières originales, plus je me sentais enclin à tenir O'Malley pour une espèce d'Arménien. Il semblait vraiment appartenir à l'autre monde. Les occasions de l'étudier ne me manquèrent pas, il me les fournit lui-même. Depuis le soir où je l'avais trouvé sous le bosquet en proie à un accès de souffrance ou physique ou morale, il semblait attiré vers moi par une inclination particulière; me voir tous les jours était devenu pour lui un besoin. Il est inutile de te raconter la tournure singulière de nos relations, de te donner des preuves à l'appui de l'opinion de nos soldats; ceux-ci affirmaient que le major était un double marcheur (2) et avait commerce avec le diable. Tu connaîtras suffisamment par la suite de mon récit, l'esprit malfaisant

(1) L'auteur, en donnant ce nom au *Visionnaire* de Schiller dont il a déjà parlé, veut sans doute exprimer plus fortement encore ce qu'il a dit plus haut, à savoir : que cette nouvelle est la clef d'un autre monde, que rien de ce qui la compose ne se rapporte aux choses corporelles de celui-ci.

(2) *Doppelgänger*. On croit encore en Allemagne aux hommes qui ont deux moi. Le double marcheur a inmanquablement des relations avec Satan.

qui était destiné à bouleverser mon existence.

Je commandais le poste du château, lorsque je reçus la visite de mon cousin, le capitaine de T..., qui était venu de Berlin avec un jeune officier. Engagés dans une conversation intime, nous vidions un flacon de vin, lorsque le major O'Malley entra. Il n'était pas loin de minuit.

— Je vous croyais seul, lieutenant, me dit-il d'un air contrarié, après avoir jeté un coup d'œil sur mes hôtes, et il allait se retirer. Le capitaine s'approcha de lui et lui rappela qu'ils étaient d'anciennes connaissances. Je joignis ma prière à la sienne. O'Malley consentit à rester avec nous.

Il n'eût pas plus tôt avalé un verre de vin (il avait l'habitude de boire tout d'un trait et fort rapidement), qu'il s'écria :

— Voilà, lieutenant, la plus détestable piquette qui puisse déchirer le gosier d'un honnête homme. Voyons si ce vin-là sera meilleur.

Il sortit une bouteille de la poche du manteau mesquin qu'il portait sur sa chemise; c'était le même que celui qu'il avait le jour de ma rencontre avec lui, un manteau de simple soldat; il nous versa à boire. Nous trouvâmes son vin excellent; il fut jugé de Hongrie, d'un bon cru, plein de feu.

Je ne sais comment la conversation tomba sur la magie et sur le livre maudit auquel j'ai déjà fait allusion. Le capitaine avait en propre, lorsqu'il avait bu, un ton moqueur qui ne plaisait pas à tout le monde; c'est sur ce ton-là qu'il se mit à parler des militaires passés maîtres en l'art de la sorcellerie.

— Nous les avons vus, dit-il, mener à fin une foule de jolies entreprises; il ne nous reste qu'à rendre hommage à leur puissance et à leur dresser des autels.

— De qui voulez-vous parler? s'écria O'Malley d'une voix de tonnerre; de qui voulez-vous parler? Capitaine, s'agit-il de moi? Dans ce cas, laissez les apparitions d'esprits; je pourrais vous prouver que je m'entends à merveille à les faire disparaître, et que je n'emploie pas un vain talisman. Mon épée ou une bonne paire de pistolets me suffisent.

Le capitaine n'était point d'humeur à avoir une affaire avec O'Malley; il détournait droitement la conversation. Il avait voulu faire allusion au major, il est vrai, par une plaisanterie peut-être inopportune; mais il lui demandait sérieusement si lui, O'Malley, ne ferait pas bien de mettre un terme aux sottises. Son prétendu pouvoir sur les puissances invisibles était une superstition qui ne convenait plus à un siècle éclairé; il devait donc être le premier à la combattre.

Le major s'accouda sur la table, appuya sa tête entre ses mains, de manière à ce que son nez se trouvât à deux doigts de la figure du capi-

FEUILLETON DU CENSEUR. — 16 DÉCEMBRE.

L'ESPRIT ÉLÉMENTAIRE,

CONTE D'HOFFMANN

Traduit pour la première fois.

(Suite *.)

Ce major O'Malley était l'homme du monde le plus bizarre. Abstraction faite d'une couple d'Anglais excentriques que j'ai rencontrés dans ma vie, je ne connais pas un officier dans la grande armée que je puisse lui comparer pour l'extérieur. S'il est vrai que la nature ne se soit nulle part servi d'une empreinte aussi neuve qu'en Irlande, ainsi que l'affirment plusieurs voyageurs, s'il est vrai que là chaque famille puisse montrer quelque précieux échantillon de ses produits, le major O'Malley était certainement le prototype de sa nation entière. Imagine-toi un homme de six pieds, robuste comme un chêne, pas positivement mal bâti, mais dont aucun membre n'était en harmonie avec les autres. Chaque trait de sa figure semblait rapporté comme dans ce jeu où, numéro par numéro, l'on compose un personnage avec des pièces de carton; un nez d'aigle, des lèvres fines, une bouche bien fendue, eussent donné de la noblesse à sa physionomie, sans des yeux de verre fortement saillants, d'une expression repoussante, et sans des sourcils élevés, noirs et touffus, imprimant au masque un caractère grotesque. Quelquefois, mais rarement, ce masque avait l'air de pleurer : c'était lorsque le major avait envie de rire. S'abandonnait-il à la colère, alors il semblait rire; mais ce rire avait quelque chose de si effrayant, que les hommes les plus déterminés, les mauvaises têtes du régiment elles-mêmes en avaient peur. Du reste, il lui arrivait aussi rarement de rire que de se mettre en colère. Un uniforme au major semblait une chose fabuleuse. Quel artiste aurait pu remédier aux irrégularités de ses formes? Le tailleur le plus habile du régiment échouait toujours; l'habit coupé sur la mesure la plus exacte formait des plis choquants, quittait le corps et semblait entassé là comme sur un porte-manteau, en attendant les coups de brosse. L'épée du major vacillait ordinairement à son côté et battait ses jambes. Quant au chapeau, il le posait sur sa tête dans une direction si singulière, que de cent pas on reconnaissait le militaire schismatique.

(*) Voir les numéros des 12, 13 et 15 décembre.

de secours de la ville de Roanne, je m'empresse de porter à votre connaissance que toutes les compagnies des bateaux à vapeur sur le Rhône ont voulu participer à cette bonne œuvre, et que MM. les directeurs se sont entendus de la manière la plus bienveillante. Je vous serai fort obligé de vouloir réserver une place à cette réclamation dans votre prochain numéro.

LOUIS AUDRA.

Membre de la commission de secours en faveur des victimes de l'inondation de Roanne.

On nous communique la note suivante :

Dans la séance du 9 de ce mois, la Société littéraire de Lyon a élu M. Grégorj, son président, qu'elle avait choisi pour son président au Congrès scientifique de Marseille.

Dans une brillante improvisation, M. Grégorj a passé rapidement en revue les diverses questions qu'il avait traitées devant le Congrès. Ces questions sont au nombre de onze. Les sept premières appartenaient au programme de la 4^e section (histoire) que présidait M. Grégorj ; les quatre autres au programme tracé pour la 5^e section (littérature et philosophie).

- 1^o Sur les Ligures ;
- 2^o Du commerce avec les Phéniciens ;
- 3^o De l'industrie de la soie en France ;
- 4^o Des communs du Midi ;
- 5^o Sur le consulat diplomatique ;
- 6^o Sur les monuments de Marseille ;
- 7^o Sur le traité en langue phénicienne ;
- 8^o Influence exercée par la littérature provençale sur la littérature italienne ;
- 9^o Influence de la civilisation des Arabes sur les Occidentaux ;
- 10^o Sur les œuvres de Salvien ;
- 11^o Sur le Dante.

Cette communication a été accueillie avec un vif intérêt par la Société.

M. le ministre de l'intérieur a approuvé le traité en concession pour l'éclairage par le gaz de la ville d'Orange (Vaucluse) passé entre M. le maire de ladite ville et M. David Deschemin, de Lyon.

Les leçons d'astronomie données à la faculté des sciences auront lieu à l'avenir tous les mardis à six heures et demie du soir.

On lit dans le *Journal de Villefranche* :

Il y a quelques jours arriva à Ars un individu qui se fit aussitôt remarquer par ses libéralités envers les malheureux. Si d'abord ses aumônes ne furent pas très élevées, elles allèrent bientôt en augmentant. On ne parlait plus que de l'homme au cœur tendre et généreux ; on se pressait sur ses pas.

Sur ces entrefaites, une lettre arriva de Lyon à l'adresse du personnage aux pieuses libéralités ; elle était conçue en ces termes :

« Monsieur le comte,

C'est avec la plus vive douleur que je vous annonce que la somme de 10,000 fr. si impatiemment attendue par vous ne peut encore vous être adressée. Votre banquier m'a renvoyé à huitaine pour le plus tard. »

Cette lettre, dit-on, avait été laissée sans doute avec intention dans la chambre qu'occupait l'amateur, et les gens de la maison avaient pu facilement en prendre connaissance.

Cependant les pauvres, en plus grand nombre que les jours précédents, affluaient vers cette heureuse demeure, attendant avec impatience la distribution de l'homme si charitable ; mais ce dernier, les yeux remplis de larmes, l'air abattu et plein de componction, dit à ceux qui lui avaient donné un gîte : « Mon âme est violemment attristée, car je viens d'apprendre qu'il m'est impossible de remplir pour le moment le vœu que j'ai fait pour le rétablissement de la santé de ma fille chérie, c'est-à-dire de venir à Ars et de distribuer de l'argent aux pauvres. »

On le console autant que possible, on offre même de lui prêter la somme de 800 f. que, tout en se faisant prier, il accepta néanmoins en poussant de profonds soupirs ; puis il sortit et fit encore quelques distributions en cheminant du côté de l'église ; enfin, gagnant les champs, il court encore. On peut juger du désappointement des pauvres dupes.

Au marché de Belleville du 8 décembre, le prix des blés a subi une baisse sensible.

Les beaux blés froment venus de l'étranger se sont vendus, à raison de leur bonté et de leur beauté, 33 f. 33 c. l'hectolitre, et celui de notre pays, à raison de sa moindre qualité et du peu de soin qu'apportent les fermiers à le nettoyer, s'est vendu 30 f. 50 c. l'hectolitre.

Il est resté une grande quantité de blés qui n'ont pas été vendus.

La semaine dernière, un ouvrier maçon, après avoir recueilli chez la plupart des personnes qui l'avaient occupé le prix de son travail, se disposait à partir pour son pays, lorsque, la veille de son départ, le fruit de ses économies, s'élevant à environ 250 f., a été soustrait de sa malle.

(*Journal de Villefranche.*)
D'après les journaux de Dijon, la baisse sur les blés n'a pas fait de nouveaux progrès. Les cultivateurs mettent toujours peu d'empressement à vendre les produits de leur récolte : l'espérance d'une reprise dans les prix en retient beaucoup, qui préfèrent conserver plutôt que de céder au cours du jour. Il n'est pas probable cependant que leur espoir se réalise ; l'invasion prochaine des marchés de la Bourgogne par les blés de Marseille doit amener une baisse plus prononcée.

Nous recevons de Vienne (Isère) la lettre suivante. Nous sommes heureux qu'elle nous fournisse l'occasion de publier ce qui a été fait dans cette ville en faveur des inondés de la Loire, et nous ferons observer à notre correspondant que la personne qui nous a donné des renseignements était animée des meilleures intentions ; c'est un négociant qui, occupé exclusivement de ses affaires, n'a pas vu faire de quête dans son quartier, et, en donnant son offre, en atout simplement exprimé son regret.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu, avec un étonnement qui a été partagé sans doute par mes concitoyens, les lignes suivantes, contenues dans le *Censeur* du 10 décembre :

« Un habitant de la ville de Vienne est venu déposer en nos bureaux l'offrande qu'il destinait aux inondés de la Loire. Dans son quartier, nous a-t-il dit, il n'a pas encore été donné une obole. Il paraît que Vienne est en retard dans l'acte de bienfaisance qu'ont déjà accompli tant de villes. On ne nous a cité qu'une seule souscription collective, celle du collège. Quoique l'initiative, en pareille occurrence, doive venir des autorités locales, à défaut, les citoyens ne feraient-ils pas bien de s'entendre et d'organiser des souscriptions, ou, mieux encore, des quêtes à domicile ? »

S'il s'agit ici de Vienne (Isère), voici ce qu'on y a fait.

A la nouvelle des désastres causés par la Loire, des souscriptions ont été spontanément ouvertes dans les cafés Lacamp, Badiou, Berton, Peyret.

En même temps une quête à domicile avait lieu dans les rues ruelles et places comprises entre les faubourgs de Pont-l'Évêque et de Serpaize et le pont de Gère. Cette quête a produit plus de 1,500 f.

Un appel à la charité a été adressé aux citoyens par les journaux de

la localité, et le *Moniteur Viennois* a ouvert une souscription dans ses bureaux.

La loge maçonnique *la Concorde* a adressé une somme de 50 f. aux *Elus Roannais*, votant, de plus, une somme de 30 f. pour les victimes de l'inondation en général. En outre, une commission choisie dans son sein a quêté à domicile auprès des anciens maçons ; le produit a été de 200 f., sans compter les dons en nature, tels que coupons de drap et vêtements confectionnés.

La chambre, au nom de la compagnie des notaires de l'arrondissement de Vienne, a voté une somme de 500 f.

La chambre des avoués a voté une somme de 150 f.

La compagnie des sapeurs-pompiers a décidé que la fête de Sainte-Barbe ne serait pas célébrée cette année par le corps des pompiers et que les fonds alloués par le conseil municipal pour la célébration de cette fête seraient distribués partie aux inondés de la Loire et partie aux pauvres de la ville.

Il est vrai que, malgré la proposition faite par les journaux de la localité, des quêtes à domicile n'ont pas eu lieu dans tous les quartiers. Mais si les autorités locales, qui songeaient alors à organiser des secours pour notre nombreuse population ouvrière à l'approche d'une mauvaise saison, n'ont pas cru devoir prendre l'initiative des quêtes pour les inondés, toutefois l'autorité municipale n'est point restée en dehors de l'élan général ; dans sa séance du 18 novembre, le conseil municipal de la ville de Vienne a voté une somme de 600 f. pour les inondés de la Loire.

Une quête a été faite au collège.

Le tribunal de première instance a souscrit pour 100 f.

Une souscription faite dans l'ordre des avocats a produit une somme de 160 f., dont moitié pour les inondés et moitié pour les pauvres.

M. Brondelle, directeur privilégié de notre arrondissement théâtral, a donné une représentation à bénéfice qui a produit 137 f.

La compagnie du gaz de la ville a souscrit dans les bureaux du *Moniteur Viennois* pour 20 f.

A l'occasion de la Sainte-Cécile, une messe a été chantée dans l'église de Saint-Martin, et le produit d'une quête faite pendant cette solennité a été partagé entre les victimes de l'inondation et les pauvres de la paroisse.

Le dimanche suivant, une quête ordonnée par Mgr l'évêque de Grenoble a eu lieu dans toutes les églises de la ville.

La loge maçonnique *la Persévérance* a voté un secours de 150 f., qui doit être adressée aux loges des villes riveraines.

Ainsi, Vienne, soit par des souscriptions particulières, soit par des quêtes à domicile ou collectives, a fourni son obole, qui s'élève jusqu'à ce jour à une somme de plus de 6,000 f.

Il est sans doute pénible de discuter sa part dans une bonne action ; mais comme on paraît douter de celle prise par Vienne dans un acte général de bienfaisance, je crois de mon devoir, comme enfant de la ville, de proclamer que Vienne a dignement compris, au milieu de ces grandes souffrances, la solidarité et la fraternité humanitaires.

L'habitant de Vienne dont il est question a donc oublié que des souscriptions étaient ouvertes soit dans des cafés, soit chez M. Rioual aîné, notaire désigné pour recevoir les fonds, soit dans un des journaux de la localité ?

Arrière, etc.

Vienne, le 12 décembre 1846.

J. T.

On se rappelle les circonstances extraordinaires de l'arrestation de la diligence de Bourges à Châteauroux, à cinq kilomètres de cette première ville, et du vol de la somme de 44,500 fr., chargée sur cette voiture par des banquiers de Bourges et de Châteauroux et par les propriétaires des forges de Clavières. Les malfaiteurs, au nombre de six, étaient, ainsi qu'on peut se le rappeler, vêtus de manteaux ou cabans algériens, dont le capuchon se rabattait sur leur visage, couvert en outre de masques, de faux nez et de fausses moustaches. Ils étaient armés de fusils, de pistolets, de carabines, à l'aide desquels ils avaient tenu les voyageurs en respect, tout en leur déclarant qu'il ne leur serait fait aucun mal, et qu'ils n'en voulaient qu'à leur argent.

Dès les premiers moments qui suivirent ce vol audacieux, on se mit à la recherche de ses auteurs, et le parquet de Bourges déploya en cette circonstance autant d'activité que de zèle. On sut que, le matin même, cinq des six individus que le conducteur et les voyageurs signalaient comme y ayant pris part avaient déjeuné, à Bourges, dans l'auberge d'un sieur Merlin, rue Saint-Sulpice ; que le même soir, à huit heures, deux d'entre eux s'étaient arrêtés quelques instants dans le café d'un sieur Naudet, à l'extrémité de la rue d'Auron, et qu'ils y avaient laissé un paquet quise trouva contenir, lorsqu'on l'examina, cinq chemises fines marquées A. H. En même temps on obtenait le signalement de la carriole et de la jument grise à l'aide desquelles ces étrangers étaient arrivés dans le pays.

Le lendemain du vol, ces mêmes individus furent vus sur la route de Vierzon, où ils s'arrêtèrent, vers dix heures, dans un cabaret voisin du chemin de fer ; ils avaient toujours en leur possession la carriole et la jument grise, avec lesquelles ils partirent au nombre de cinq dans la direction de Mehun. Les renseignements ne se bornèrent pas là : on ne tarda pas à apprendre que ces individus, que l'on considérait dès ce moment comme les auteurs du pillage de la diligence, s'étaient dirigés sur Blois, d'où, selon toute probabilité, ils avaient dû tenter de gagner Paris en prenant place au chemin de fer.

Mais déjà l'éveil était donné à la police de Paris, et la publicité qu'avait reçue l'événement de Bourges avait suffi pour que des ordres fussent expressément donnés et qu'une surveillance toute spéciale fût organisée aux barrières sur les voyageurs dont l'apparence ou le signalement présenteraient quelque chose de suspect.

Sur ces entrefaites, le parquet de Blois fit arrêter un individu dont les démarches avaient éveillé son attention. Cet individu, pour prouver qu'il n'était pas, ainsi qu'on le présumait, un des voleurs de la diligence de Châteauroux, déclara qu'il se trouvait à Paris au moment où le vol avait été commis, il le prouva même ; mais lorsqu'on l'interrogea pour savoir ce qu'il était venu faire à Blois, il balbutia, se jeta dans des récits contradictoires et ne put donner aucune explication plausible relativement à son voyage et à son séjour.

Cet individu ayant été mis en état d'arrestation, M. le préfet de police en fut averti, et ce magistrat, après s'être assuré que cet homme était réellement parti pour Blois, de son domicile, rue Saint-Victor, quatre jours après celui où avait été commis le vol, enjoignit que les mesures les plus exactes fussent prises pour découvrir le motif qui l'avait déterminé à entreprendre ce voyage. En même temps que M. le préfet donnait ces ordres, il décernait des mandats contre des individus que différents indices venaient de signaler comme ayant dû prendre part à l'audacieux méfait dont le département du Cher avait été le théâtre.

Samedi enfin, à la suite d'une surveillance adroite et persévérante, un individu a été arrêté qui peut être considéré comme le chef de cette audacieuse entreprise, celui auquel obéissaient ses complices, et qu'ils désignaient sous le nom de *matre François*.

Cet individu, qui est beau-frère de l'homme arrêté à Blois, où il l'avait envoyé, a déjà été condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité, comme coupable d'un crime semblable à celui qui lui est imputé aujourd'hui, c'est-à-dire pour arrestation et vol à main armée d'une diligence dans le département de la Loire-Inférieure. Cet homme, qui n'est âgé que de vingt-cinq ans, est de haute taille, vigoureux, énergique, et capable de ne reculer devant aucun moyen pour mettre à exécution ses projets. C'est au mo-

ment où il venait chez sa sœur, qui tient une laiterie dans le quartier Saint-Victor, chercher, selon toute apparence, des nouvelles du mari de celle-ci, qu'il a envoyé à Blois chercher les sommes qu'il a pu y laisser, qu'il a été saisi par les agents de police munis d'un mandat contre lui. On l'a saisi en sa possession une veste de conducteur, un burnous à capuchon, un pantalon et des chaussures souillées de boue jaunâtre comme celle des routes du département du Cher. Il avait dans ses poches une somme en or, des capsules d'armes à feu, et un passeport délivré sous un faux nom.

Selon toute probabilité, ce forçat contumace, qui a dû être l'âme de l'entreprise, était revenu à Paris avec ses complices qui, plus heureux, auront gagné la frontière, tandis qu'il demeurait en arrière pour attendre le résultat du voyage qu'il avait fait faire à son beau-frère à Blois.

L'arrestation de cet individu a produit une certaine sensation dans le quartier Saint-Victor, où avait été exercée pendant plusieurs jours une vigilante surveillance. Il a été immédiatement déféré au parquet, bien qu'il semble devoir être renvoyé à la disposition de l'autorité judiciaire du département du Cher, et peut-être aussi de celle d'Ille-et-Vilaine ; car, ainsi qu'on peut se le rappeler, deux vols semblables à celui de la diligence de Châteauroux ont eu lieu dans le voisinage de Rennes, et tout paraît indiquer que ce serait le même individu qui en aurait été l'auteur principal.

Tribunaux.

COUR ROYALE DE PARIS. (2^e Chambre.)

Audience du 11 décembre.

PRÉSIDENCE DE M. SÉQUIER.

Affaire Araldi et Bocage. — Appel du directeur de l'Odéon contre le jugement du tribunal de première instance.

Une foule immense assiège les portes de la salle d'audience. On remarque dans cette foule nombre d'artistes dramatiques, d'auteurs, et M. Araldi, père de M^{lle} Araldi, contre laquelle est appel, M. Bocage, directeur de l'Odéon, et M. Ponsard, auteur dramatique.

La salle est ouverte à midi et demi ; en quelques secondes elle est remplie.

On appelle diverses causes ; M. le président retient celle de M. Bocage contre M^{lle} Araldi.

L'avoué de M^{lle} Araldi : Nous demandons la remise à mardi. M^{lle} Léon Duval n'est pas présent...

M. le président : Nous entendrons toujours aujourd'hui M^{lle} Marie.

L'avoué : Mais, monsieur le président...

M. le président : Allons, c'est entendu... D'ailleurs, le public est là, et nous devons des égards au public. (Marques d'assentiment.)

L'avoué : Le jugement dont est appel n'a pas encore été expédié.

M. le président : J'en ferai venir la minute s'il le faut.

M. le président donne la parole à M^{lle} Marie. Presque immédiatement M^{lle} Léon Duval, avocat de M^{lle} Araldi, arrive et se place auprès du père de sa cliente.

M^{lle} Marie expose les faits de la cause. Après le succès de *Lucrèce*, M. Ponsard voulut donner sa seconde pièce à l'Odéon, théâtre de son premier triomphe. Il fallut choisir une actrice pour jouer le principal rôle de cette tragédie. M^{lle} Dorval était engagée. M^{lle} Nappal essaya l'étude du rôle ; mais, malgré son intelligence dramatique, elle comprit que le rôle était au-dessus de ses forces. On pensa de nouveau à M^{lle} Dorval, mais elle venait de tomber gravement malade. On songea alors à M^{lle} Araldi, qui venait d'obtenir des succès en province. M. Ponsard consentit à ce qu'on mît son talent à l'essai. Elle débuta dans *Phédre*, et son succès, bien préparé, fut assez apparent. M^{lle} Araldi vit beaucoup de flatteurs la féliciter dans sa loge. Il est vrai qu'on n'y vit pas M. Bocage et M. Ponsard. Les débuts suivants firent réfléchir M. Ponsard, qui commença à douter de M^{lle} Araldi. Cependant M. Bocage avait signé un engagement par lequel M^{lle} Araldi jouerait les premiers rôles en chef et en partage pendant un an, avec un dédit de 50,000 f. en cas de violation du traité. M. Bocage s'est engagé d'autre part à donner le rôle d'Agnès de Méranie à M^{lle} Araldi si elle réunissait les qualités nécessaires.

M^{lle} Marie s'attaque à établir que M. Bocage a fait tous ses efforts pour que cette actrice pût jouer Agnès, et vainquit les répugnances de M. Ponsard. Mais M. Bocage pouvait-il forcer M. Ponsard à abandonner son droit ?

Cependant M. Bocage a été condamné à faire jouer dans les six semaines le rôle à M^{lle} Araldi, à peine de payer à celle-ci 50,000 f., les 50,000 f. du dédit, ce qui amènera une résiliation de droit. Le jugement reconnaît encore implicitement que ce droit n'appartient pas au directeur, et ne peut être enlevé à celui-ci par l'auteur. Il reconnaît enfin que M. Ponsard ne s'est pas engagé, puisqu'il l'a mis hors de cause. Eh bien ! comment, en présence de ces aveux, a-t-on pu condamner le directeur ? Est-ce qu'il a pu entrer dans la pensée du directeur d'engager M. Ponsard, et d'aliéner le droit de celui-ci ? Une convention a été faite avec M^{lle} Araldi pour jouer les premiers rôles en chef ou en partage. Cette convention n'a pas été violée. Quant à l'engagement de faire jouer Agnès par M^{lle} Araldi, cet engagement ne pouvait subsister que du consentement de l'auteur, et s'il y avait là une violation de la part du directeur, il y aurait tout au plus, ce que nous nions, lieu à un arbitrage pour estimer le dommage fait à M^{lle} Araldi. M. Bocage a essayé de maintenir le rôle entre les mains de M^{lle} Araldi ; mais l'auteur est intervenu avec son droit supérieur à tout. Que pouvait faire le directeur ?

La base des dommages-intérêts ne peut être dans un engagement où M. Bocage ne s'est pas porté fort pour l'auteur.

Et puis, le jugement n'a-t-il pas dépassé les prévisions de tout le monde ? Les 50,000 fr. ont été donnés à M^{lle} Araldi comme dédommagement du prétendu tort qu'on lui a fait ! Non. Il y a eu deux engagements divisés, je ne dis pas seulement par les formules, ce serait misérable, mais par le fond. L'objet des stipulations dans l'engagement général n'est pas identique à l'objet de stipulations dans l'engagement spécial. Ce second engagement est tout-à-fait en dehors de l'autre. La clause pénale est applicable au premier acte, et non pas au second, dans lequel le dédit n'est rappelé ni directement ni indirectement. L'engagement pris par M. Bocage pour son fait personnel a été jusqu'à présent exécuté scrupuleusement dans toutes ses parties ; et l'on pourrait aujourd'hui prononcer l'application du dédit à la prétendue violation d'un autre contrat !

Et d'ailleurs, si, ce qu'à Dieu ne plaise, le jugement était maintenu, l'auteur, dont le droit est maintenu par ce jugement même, ne viendrait-il pas dire : « Je ne veux pas que ma pièce soit jouée par un interprète que j'ai repoussé ; j'use de mon droit d'écrivain, et je retire ma pièce » ? Que dira M. Bocage en présence de cette résolution de l'auteur ? Messieurs, vous voyez bien que ce jugement ne peut supporter l'examen, et je persiste à en demander l'annulation.

Ce plaidoyer dont, pressés par la foule, nous ne pouvons que tracer une analyse très incomplète, est accueilli par un murmure d'approbation générale.

M. Durand Saint-Amand présente avec beaucoup de verve et d'esprit diverses considérations pour M. Ponsard. Il fait la biographie de M. Araldi, qui dansait à l'âge de trois ans sur le théâtre de Milan, où elle excitait déjà l'admiration des connaisseurs. Elle fut alors engagée pour danser à la Porte Saint-Martin, où elle ne dansa pas. Elle entra à l'Académie royale de Musique; mais un jour, voyant jouer Mlle Rachel, elle s'écria, à la manière d'un peintre célèbre : « Et moi aussi je serai tragédienne ! » Elle prit des leçons de M. Beauvallet, obtint de débiter aux Français, fut bientôt remerciée, et c'est alors qu'elle alla jouer en Normandie. C'est alors qu'elle fut appelée à débiter à l'Odéon.

M. Durand Saint-Amand s'attache à démontrer que le droit d'un auteur à choisir ses interprètes a toujours été absolu. Il cite Casimir Delavigne retirant à M. Frédérick Lemaître le rôle de Marino Faliero à la vingtième répétition. Il montre d'ailleurs Boileau, lorsqu'il loue Racine, associant la Champmeslé à ses triomphes, et par la citation du feuillet de M. Rolle sur les débuts de Mlle Araldi, rappelle que cette actrice a été jugée incapable alors de tenir en chef l'emploi qu'elle occupe, et surtout de jouer le rôle d'Agnès, pour lequel il faut sortir des traditions du Conservatoire, utiles pour l'étude de quelques rôles consacrés.

Après cette plaidoirie, écoutée avec de fréquentes marques d'assentiment, les débats sont renvoyés à mardi, neuf heures du matin, pour la plaidoirie de M. L. Duval et l'arrêt.

Nouvelles diverses.

La navigation d'Odessa est toujours très active, mais celle de la mer d'Azoff est interrompue au détriment du commerce des céréales. Le Don est couvert de glace.

On écrit de Livourne, en date du 25 novembre, au *Mercure de Souabe*, que le commerce des blés est toujours très animé, mais que les prix ne varient pas. A Venise, à Milan, à Piume, à Cronstadt, la baisse a été considérable. A Trieste, le froment et l'orge abondent; il y a moins d'approvisionnement en blé de Turquie. Le gouvernement de Lucques a supprimé, depuis le 1^{er} décembre, les droits sur l'importation des blés, mais il a augmenté d'une livre et demie l'exportation du riz.

—Voici le résultat du mouvement des voyageurs et du produit des recettes sur le chemin de fer du Nord pendant la vingt-quatrième semaine d'exploitation (du 28 novembre au 4 décembre) :

31,552 voyageurs.....	105,934 f. 80 c.
Bagages et marchandises.....	99,368 75
Total.....	205,303 55
Recettes antérieures (du 20 juin au 27 novembre),.....	4,901,506 19

Total général..... 5,106,809 76

Les recettes se sont un peu relevées dans cette dernière semaine, grâce au service des marchandises qui commence à s'organiser et à donner par conséquent des produits plus considérables.

— Le *Moniteur* publie, dans sa partie officielle, une ordonnance royale du 9 de ce mois, qui convoque, pour le 26 décembre courant, les conseils-généraux des départements de l'Allier, du Cher, d'Indre-et-Loire, de Loir-et-Cher, de la Loire, de la Haute-Loire, du Loiret, de la Nièvre et de Saône-et-Loire, à l'effet de délibérer :

1^o Sur les allocations de fonds pour réparations de routes départementales nécessitées par les inondations; 2^o sur les autres objets urgents que le préfet croirait devoir leur soumettre.

— Le *Constitutionnel* annonce aujourd'hui que les modifications dont il avait été question au sujet des préfectures et sous préfec-

tures se borneront, quant à présent, au changement de deux ou trois ordres, et à la nomination d'un pareil nombre de sous-préfets nouveaux. Cependant, avant que quelques mois se soient écoulés, plusieurs des grandes préfectures, dit-on, deviendront vacantes. Celle d'Amiens est de ce nombre.

Nouvelles Etrangères.

PORTUGAL.

Les nouvelles du Portugal n'ont rien de plus concluant que les précédentes. Suivant les uns, on est découragé à Oporto; suivant les autres, tout va de mal en pis à Lisbonne. Le *Standard* est dans la vérité quand il dit que les communications étant interceptées sur tous les points, le gouvernement portugais lui-même ne peut avoir des renseignements sûrs. Das Antas, qui est à Sanarem, est abondamment pourvu de provisions qu'il tire du pays en arrière de cette place. S'il peut se maintenir quinze jours ou trois semaines encore, l'armée de la reine sera forcée d'attaquer ou de se replier sur Lisbonne, car les grandes pluies, attendues à chaque instant, inonderont les plaines qui entourent Santarem. On ne sait ce qu'est devenu Schwalback.

Si nous en croyons la correspondance de l'*Evening Sun* du 10 décembre, le général miguéliste Mac Donnell avait réuni à Braga 3,000 hommes bien armés et s'était déclaré pour dom Miguel. Cette déclaration aurait été accueillie par le peuple avec enthousiasme. On écrit de Vigo, le 30 décembre, au journal l'*Espagnol* du 6 décembre, qu'une troupe composée de 2,200 Portugais commandés par un religieux est entrée le 27 à Ortega, où elle a renversé la junte septembriste et proclamé dom Miguel. Comme toutes les troupes se trouvent près d'Oporto et de Santarem, il est à craindre que cette faction miguéliste ne prenne quelque consistance, du moins dans toute la province de Minho.

Citons enfin ces quelques lignes de l'*Express* du 10 décembre : « Les abus de pouvoir des autorités de Lisbonne ne se sont pas bornés au duc de Palmella et au général Prim. Un grand nombre de suspects ont été contraints de quitter la capitale sous peine d'emprisonnement. On a voulu essayer aussi de l'expulsion contre deux Anglais qui sont très désagréables au gouvernement actuel; mais l'accusation sur laquelle on voulait baser cet acte arbitraire s'est trouvée si vague, qu'après en avoir référé à qui de droit, on a reconnu que ces messieurs pourraient recourir à la protection de leur pavillon, et l'on a renoncé à les inquiéter.

» Des lettres adressées par le ministre portugais à Madrid au ministre de la guerre à Lisbonne ont été interceptées par le comte de Bomfin, qui les a transmises à l'envoyé anglais, pour le convaincre de l'intervention directe du gouvernement espagnol, lequel fournit des armes, des habits, des chaussures et des munitions aux troupes de dona Maria; mais les lettres n'ont pu arriver jusqu'au ministre britannique. »

Le Gérant responsable, B. MURAT.

AVIS. Il a été trouvé depuis trois semaines une superbe **chienne d'arrêt**, âgée de trois ans au plus, poil fond blanc mouché marron, les oreilles marron, la queue courte et le bout blanc. — S'adresser au garde de Fontaines (Rhône).

La société de l'Union agricole d'Afrique, qui vient d'obtenir du gouvernement la concession de 3,059 hectares de terrains dans la plaine du Sig, province d'Oran, a établi ses bureaux à Lyon, rue Bourbon, n. 7.

SURDITÉ-MIGRAINE. On lit dans les journaux de Paris : « M^{me}

la princesse de Miateff, de la cour de Russie, rue de Rivoli, 24; M. Legrand, curé d'Epaubourg, près Rouen; Havin, ancien commissaire-priseur, à Beauvais, viennent encore d'être guéris de surdités des plus graves, par le traitement du docteur Mène-Maurice, ainsi que M^{me} Boquet, de migraine des plus rebelles (aux Beaux, près Aubigny).

NOTA. Avec l'ouvrage de M. Mène, 5^e édition, on se guérit soi-même; il contient des gravures qui représentent exactement la variété des symptômes de ces maladies, etc. Se trouve à Lyon, chez M. Aguetant, place de la Préfecture.

Pour guérir promptement les maladies de poitrine, telles que *rhumes, toux, catarrhes, asthmes, coqueluches, enrouements*, il n'y a rien de plus efficace et de meilleur que la PATE DE GEORGE, pharmacien d'Epinal (Vosges). Elle se vend moitié moins que les autres par boîtes de 65 f. c. et 25 c. dans toutes les meilleures pharmacies de Lyon, et principalement chez MM. LARDET, place de la Préfecture, 16, VERNET, place des Terreaux, 15, et à la pharmacie des Célestins; SAINT-ETIENNE, GARNIER-MARTIN, place de Foy; CHALON-SUR-SAONE, FOUCHER-MOSSEL, pharmacien, Grande-Rue, 1; MACON, FAIVRE, confiseur, Grande-Rue, 36, et Genève (Suisse), ROUZIER.

Bulletin de la Bourse de Paris du 12 décembre 1846.

Avant la bourse, on a fait 81 20 et 15, et le premier cours au parquet a été 81 25. Le 5 0/0 a fléchi aussitôt après l'ouverture, et par un mouvement très lent, mais non interrompu, il est tombé à 81 05, qui a été le cours de clôture au parquet. Dans la coulisse, le 5 0/0 est resté à 81 f., mais demandé. Affaires modérées. Les fonds anglais un peu moins bien qu'hier.

Rien d'important dans les chemins de fer.

Trois pour cent.....	81	Versailles (rive droite)...	1263 75
Quatre pour cent.....	110 25	Paris à Orléans.....	893
Quatre et demi pour cent.....	118 40	Paris à Rouen.....	655
Cinq pour cent.....	102 50	Rouen au Havre.....	220
Emprunt de 1844.....	100	Avignon à Marseille.....	395
Trois pour cent belge.....	38 1/2	Strasbourg à Bâle.....	557 50
Quatre 1/2 p. 0/0 belge.....	3485	Orléans à Vierzon.....	491 25
Cinq pour cent belge.....	1225	Orléans à Bordeaux.....	508 75
Cinq pour cent napolitain.....	1390	Amiens à Boulogne.....	435
Récépissés Rothschild.....	1070	Montereau à Troyes.....	646 25
Cinq pour cent romain.....	58	Chemin du Nord.....	352 50
Trois pour cent espagnol.....	3485	Dieppe et Fécamp.....	482 50
Banque de France.....	1225	Paris à Strasbourg.....	491 25
Comptoir Ganneron.....	1390	Paris à Lyon.....	508 75
Banque belge.....	1070	Lyon à Avignon.....	435
Caisse Lafitte.....	1070	Bordeaux à Cette.....	435
Obligations de Paris.....	1070	Bordeaux à la Teste.....	435

Bourse de Lyon d'aujourd'hui 15 décembre.

CHEMINS DE FER.	COMPTANT.		LIQ. COURANTE.		LIQ. PROCHAINE.	
	1 ^{er} cours.	dernier cours.	1 ^{er} cours.	dernier cours.	1 ^{er} cours.	dernier cours.
Avignon à Marseille	880	880	880	881 25	880	881 25
prime d. 10.	»	»	890	888 75	890	888 75
Paris à Orléans.	1262 50	1261 25	1262 50	1263 75	1262 50	1263 75
prime d. 10.	»	»	1270	1271 25	»	»
Paris à Rouen.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Orléans à Vierzon.	»	»	592 50	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Bordeaux à Orléans	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Strasbourg à Paris.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Tours à Nantes.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Chemin du Nord.	643 75	»	642 50	643 75	642 50	643 75
prime d. 10.	»	»	650	»	650	»
Paris à Lyon.	»	»	510	»	510	»
prime d. 10.	»	»	512 50	»	512 50	»

VENTE APRÈS DÉCES.

Mercredi seize décembre 1846, onze heures du matin, dans le domicile de défunt Carrel, dit Billard, à Lyon, rue Buisson, 1, il sera procédé à la vente aux enchères d'effets mobiliers dépendant de ladite succession, tels que table, poêle à chauffer, commode, secrétaire à dessus de marbre, chaises, métier pour la fabrication des bas, litgarni, linge divers, ustensiles de cuisine, etc. (1828)

A LOUER tout de suite, ensemble ou séparément. — Deux vastes magasins sur voûte, de 172 mètres de superficie, situés à Vaise, rue du Mont d'Or, n. 6. et port Jayr, entre le nouveau pont de Vaise et celui de la Gare.

Plusieurs grandes chambres dans la même maison, qui seraient agencées à la volonté des preneurs.

S'adresser au concierge de ladite maison, et à Lyon, rue de l'Herberie, n. 5, au 4^e. (4584)

CAFÉ-RESTAURANT DU CHEMIN DE FER, Rue Ecorchebeuf, n. 7, à Lyon.

Cet établissement est tenu par le sieur JOLICARD, traiteur, qui sert à la carte et à tout prix. (4560)

AVIS. A la demande des habitants de cette ville, M^{lle} ZIMMERMANN, la célèbre Naine du Tyrol, surnommée la *Marquise de Lilliput*, la *Fiancée du général Tom-Pouce*, âgée de 18 ans, taille de 69 centimètres, pesant 9 kilogrammes, parfaite de proportions, donnera ses séances quai Bon-Rencontre, n. 60, à dater du 29 novembre jusqu'au 15 décembre.

M^{me} la marquise paraîtra dans plusieurs costumes: en toilette de ville, en toilette de cour, et dans son costume national.

Elle dansera et valsera, chantera et travaillera. Elle donnera deux séances par jour: la première à deux heures, et la seconde à huit heures (4540)

VENTE DE VIEUX PAPIERS.

Le dix-sept décembre courant, à dix heures du matin, l'administration du Mont-de-Piété fera vendre aux enchères, dans la salle de vente de cet établissement, environ 9,000 kilogrammes de vieux papiers et registres, divisés par lots de 100 kilogrammes, dont une portion ne sera livrée qu'à charge d'être mise au pilon sous la surveillance d'un employé de l'administration. (1853)

ITALIE, SICILE, MALTE.

PAQUEBOTS A VAPEUR NAPOLITAINS.

FRANÇOIS-PREMIER, de la force de 160 chevaux.
MARIE-CHRISTINE, de la force de 150 chevaux.
MONGIBELLO, de la force de 250 chevaux.
HERCULANUM, de la force de 300 chevaux.

Service régulier les 9, 19 et 29 de chaque mois pour Gènes, Livourne, Civitavecchia, Naples, Messine, Syracuse et Malte. — La *Marie-Christine* partira les 9, le *Mongibello* les 19, et l'*Herculanum* les 29.

Pour fret et passage, s'adresser à MM. CLAUDE CLERC et C^e, directeurs, à Marseille. (5712)

COPAHINE-MEGE

Ce médicament est le dernier adopté par l'Acad. de Med. sur le rapport de M. Cullerier, med. en chef de l'hôp. des Vénériens, aussi les premiers med. de Paris l'emploient-ils plus que lui. Seul il guérit en 6 jours les écoulements sans nausées, coliques ni maux d'estomac. La boîte de 100 dragées ne coûtant que 4 fr., est le traitement le moins cher. DÉPOT. JOZEAU, ph., r. Montmartre, 161, et dans les meilleures pharmacies. (4560)

A Lyon, chez MM. Vernet, place des Terreaux; André, place des Célestins; Lardet, place de la Préfecture; Laroque, rue Saint-Polycarpe, 10; Revol, Bouchard et Crolat, droguistes, quai d'Orléans, 51. — A SAINT-ETIENNE, chez MM. Faure, rue de la Comédie; Perrier, place de l'Hôtel-de-Ville; Galy, rue de Foy. — A GRENOBLE, chez M. Gabriel, rue Vaucanson. — A VALENCE, chez MM. Guibert, Daruty et Bonnet. — A YAIN, chez M. Barri; et dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'étranger.

MALADIES SECRÉTES.

SIROP VÉGÉTAL DE SALSEPAREILLE.

Ce Sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénériens, indispensable après l'usage du mercure dont il détruit totalement les traces, spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les acrétes et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules, scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgements des glandes, des articulations, rhumatisme, goutte, les fleurs blanches des femmes, et contre les écoulements récents et invétérés, et il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procureront une guérison radicale. — Prix : 8 fr. et 4 fr. la bouteille.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous les autres remèdes de ce genre annoncés en termes pompeux, et dont le prix vil pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce Sirop en font le plus bel éloge. On fait des envois. (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)

Chez COURTOIS, ancien pharmacien des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, près la Banque, à Lyon.

A Grenoble, chez M. Déchenaux père, quincaillier, Grande-Rue. — A Mâcon, chez M. Charpentier père, libraire, rue des Selliers. — A Saint-Etienne, chez M. Monestier, épiciier, rue Royale, 1. — A Villefranche, chez M. Rozet, confiseur. — A Genève, chez M. Buvelot, pharmacien, quai des Bergues. — A Rive-de-Gier, chez M. Marrel, quincaillier, grande rue Pallou. (4892)

DÉPURATIF DU SANG.

LE SIROP CONCENTRÉ DE SALSEPAREILLE, préparé par QUET, pharmacien, est employé avec un succès constant pour la guérison des maladies secrètes, dartres, taches et éruptions de la peau, goutte, rhumatismes, et toutes acrétes ou vices du sang. Ce médicament, d'un usage commode et d'un résultat certain, est préféré aux tisanes. S'adresser, à Lyon, rue de l'Arbre-Sec, n. 31; à Thizy, M. Bouvier; à Charolles, M. Beut; à Châlon, M. Rascol; à Bourg, M. Villard; à Vienne, M. Mermat; à Valence, M. Collet; à Saint-Etienne, M. Galy, rue de Foy, 46, tous pharmaciens. (4998)

Pilules Écossaises d'Anderson.


Ce purgatif est utile à tous les âges de la vie; il remédie aux chaleurs de la tête et aux étourdissements; il expulse les humeurs qui font obstacle au libre exercice des fonctions. — 2 f. la boîte.

A la pharmacie de PH. QUET, rue de la Préfecture, 5, à Lyon. (5674)

LYON.— IMPRIMERIE DE BOURSRY FILS.

AMÉLIORATION des VINS

AU MOYEN DU



Dépôt
Rue Saint-Dominique
2, à Lyon,
CHEZ
COMMOY
Déjà connu
pour la vente
des Vins
de

Bordeaux, du Château de Gruaud la Rose et des Vins de Champagne, de la Maison MOËT et CHANDON. — Le sieur COMMOY tient un grand assortiment de Tabletterie fine en nacre et en ivoire; Jeux de Dominos, d'Echecs, de Dames et de Tric-Trac. Il fabrique en grand les Billes de Billard et les retourne. (Abonnements à l'année.) (1852)

GUÉRISON

MALADIES SECRÉTES

NOUVELLES OU ANCIENNES.

Dartres, gales, rougeurs, goutte, rhumatismes, ulcères, écoulements, pertes les plus rebelles, et de toute acréte ou vice du sang des humeurs.

Par le Sirop dépuratif végétal de Salsepareille et de Séné.

Extrait du Codex medicamentarius, approuvé par les Facultés de Médecine et de Pharmacie, PUBLIÉ PAR ORDRE EXPRES DU GOUVERNEMENT.

Le traitement est prompt et aisé à suivre en secret ou en voyage; il n'apporte aucun dérangement dans les occupations journalières, et n'exige pas un régime trop austère.

Prix : 5 fr. le flacon.

S'ADRESSER, A LYON, A LA PHARMACIE Rue Palais-Grillet, n. 23.

SIROP ET PATE PECTORALE D'ESCARGOTS

PRÉPARÉS AU SUCRE CANDI.

Les enrouements, la grippe, l'asthme, les rhumes, la coqueluche, les catarrhes, les irritations de la gorge et de la poitrine sont toujours guéris par l'usage du SIROP et de la PATE D'ESCARGOTS.
 Prix : 2 fr. la bouteille et 1 fr. 50 c. la boîte, avec l'instruction, chez Malignon, pharmacien, grande rue Mercière, 11. (4460)